

AVANT-PROPOS

« On trouvera fort étrange que je m’amuse à censurer de petites choses où le manque d’exactitude est comme insensible. J’ai mes raisons pour cela, Monsieur ; j’ai bien prévu ce qu’on en dirait et que le minutissimarum rerum minutissimus sciscitator ne me serait pas épargné : j’ai jugé néanmoins qu’il fallait mépriser ces railleries, et remarquer jusqu’aux moindres fautes, car plus on critique de choses avec raison, plus on montre combien il est difficile d’être parfaitement exact. »

Pierre Bayle, *Projet et fragments d’un dictionnaire critique*
À monsieur du Rondel, professeur à Maestricht

Tous les historiens de la philosophie connaissent le nom de Claude Picot, destinataire et auteur de nombreuses lettres échangées avec René Descartes et traducteur supposé des *Principia philosophiae* pour qui fut rédigée, en guise de préface à l’édition française de 1647, la *Lettre de l’auteur à celui qui a traduit le livre*.

« *De tous les amis de Monsieur Descartes, écrit Adrien Baillet*, personne n'entra plus avant dans sa familiarité et dans la connaissance de ses affaires que le sieur Claude Picot, prieur du Rouvre, que nous appelons communément l'abbé Picot. Il ne se contentait pas de se déclarer publiquement le disciple et l'admirateur de M. Descartes, il voulut être encore le traducteur de ses Principes, son correspondant pour les lettres qu'il avait à recevoir et à rendre, son hôte à Paris dans les derniers voyages qu'il fit de Hollande en France, l'agent de ses affaires domestiques, le receveur de ses rentes de Bretagne et de Poitou.* »

Baillet résume ainsi l'essentiel de ce que les lecteurs de Descartes savent du personnage sur lequel il ne fournit en réalité que très peu d'indications et qui n'a paradoxalement suscité jusqu'ici que beaucoup d'improvisations et de silences prudents. Sauf erreur de notre part, seul Maxime Leroy*, par exemple, s'est interrogé sur la signification exacte et la localisation de ce Rouvre dont Picot fut le prieur au dire de Baillet. Mais si l'auteur de *Descartes le philosophe au masque* a bien inventorié en 1929, à l'intention dit-il des érudits qui pourront poursuivre ses recherches, neuf des treize ou quatorze lieux portant ce nom dans notre pays, il reconnaît aussi n'y avoir trouvé aucune piste sérieuse malgré ses méritoires enquêtes dans les archives départementales. Comme beaucoup d'autres, il multiplie aussi les erreurs dans ce qu'il avance au sujet de la biographie de Picot qu'il dit être prêtre – ce qui est inexact – et même « *mauvais prêtre, athée – ce qui est douteux – et bon vivant, ami et compagnon des libertins et des débauchés* ». Celui-ci serait mort selon lui « *sans doute à Limeil près de Mantes, où il est enterré* ». Quant à sa date de naissance, elle a suscité elle aussi beaucoup d'affirmations fantaisistes.

Charles Adam et Gérard Milhaud, rares auteurs à avoir tenté de présenter une biographie complète de Claude Picot

dans le tome IV de leur édition de la *Correspondance de Descartes*, pensent qu'il est né « vers 1601 » ce qui est tout à fait faux on va le voir, alors que Léon Roth*, dans une note à la lettre de Descartes à Huygens du 8 décembre 1647¹, propose pour cette naissance l'année 1591, ce qui est également erroné.

Il est vrai qu'en dehors des lettres écrites et reçues par Descartes, dont beaucoup ont de surcroît disparu et ne sont au mieux connues que par les commentaires et les extraits publiés par Adrien Baillet, nos sources d'information sur ce sujet sont très rares ou d'accès difficile. Elles sont rares d'abord parce que Picot lui-même n'a quasiment rien écrit et qu'il fallut attendre la fin du siècle dernier pour que soit découverte, à la bibliothèque municipale de Toulouse, la copie italienne d'un des seuls textes que nous connaissons de lui ; celles d'autre part qui existent et qui sont paradoxalement assez nombreuses sont enfouies aux Archives nationales dans les milliers de pages manuscrites du minutier central des notaires parisiens ou des archives du Châtelet de Paris. Elles demandent donc, pour être examinées, un nombre incalculable d'essais infructueux, de suppositions aléatoires voire de voies sans issue propres à décourager les plus persévérantes bonnes volontés. C'est sans doute la raison pour laquelle un grand spécialiste de la littérature française du XVII^e siècle, Antoine Adam*, a pu ignorer jusqu'à l'existence de Claude Picot et, en annotant l'historiette que Tallemant des Réaux* a consacrée à Jacques des Barreaux, le confondre avec Eustache Picot, maître de musique du roi en 1641.

Frédéric Lachèvre*, autre éminent connaisseur des libertins de la même époque, commet la même erreur dans son livre *Disciples et successeurs de Théophile de Viau, des Barreaux et Saint-Pavin*.

1. Lettre reproduite dans les *Nouvelles additions* du tome V des *Œuvres de Descartes* de Charles Adam et Paul Tannery, p.653.

« *Des Barreaux*, écrit-il en reprenant quelques lignes de la même petite histoire de Tallemant, *forme le projet d'aller écuimer les délices de la France en compagnie de quelques libertins comme lui : Picot, de la Musique du roi, et d'autres qui lui ressembaient, cherchent dans chaque province ce qu'elle produisait de meilleur.* »

Ni Antoine Adam ni Frédéric Lachèvre par conséquent n'ont entendu parler de ce personnage dont deux seulement de la quarantaine de dictionnaires biographiques² que nous avons consultés ont retenu le nom et la traduction des *Principes de la philosophie* : celui d'Alexandre Cioranescu – *Bibliographie de la littérature française du XVII^e siècle* – et celui de Joseph-Marie Quérard*. Plusieurs autres en revanche, tel le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, s'attardent volontiers sur Pierre Picot, prédicateur protestant né à Genève en 1746, ou sur d'autres Picot comme Louis Picot, Picot de Limoëlan ou de Peccadeuc, chefs vendéens ou général émigré en 1789. Chapelain d'ailleurs, dès le XVII^e siècle, l'omet aussi dans sa *Liste de quelques gens de Lettres français vivant en 1662*, publiée par Pierre-Nicolas Desmolets*, de même que Pierre Costar dans le même ouvrage, Charles Sorel dans sa *Bibliothèque française* de 1664, Michel de Marolles dans ses *Mémoires* de 1657 et Gilles Ménage dans le *Menagiana* paru en 1693, après sa mort.

Parmi ses contemporains, les rares auteurs qui l'ont cité nous en ont surtout laissé une image inattendue mais tenace et qu'on retrouve intacte, voire accentuée malgré ses aspects caricaturaux, chez François-Tommy Perrens* et René Pintard*. Tallemant des Réaux fut l'auteur secret de cette image vers 1658, période où il commença semble-t-il à rédiger ses *Historiettes* qui ne seront publiées qu'en 1834. Claude Picot

2. Cette liste figure aux premières pages de notre bibliographie, p.251.

s'y trouve associé à deux reprises aux fantaisies du libertin débauché des Barreaux ; d'abord lors d'un périple à travers la France au cours duquel ils passèrent au château de Guez de Balzac puis à Montauban où ils scandalisèrent les fidèles d'un office protestant ; ensuite dans les agapes impies d'une auberge de Saint-Cloud, dont nous reparlerons. Tallemant ajoute à son récit un alinéa peu crédible mais probablement éloquent sur la mort de ce Picot qui, au moment de trépasser, aurait menacé le curé de Limeil de révoquer la donation de trois cents livres inscrites en sa faveur sur son testament s'il continuait de le tourmenter et de lui crier aux oreilles « *comme on fait à la plupart des agonisants* ».

Deux autres témoignages enfin viennent corroborer ces médisances. Celui de Balzac* lui-même qui, répondant le 4 juillet 1644 à une lettre de Chapelain aujourd'hui perdue, écrit : « *L'histoire que vous m'écrivez est étrange et, sans doute, les Picots et les des Barreaux en triompheront* » ; l'histoire en question, on le sait par la correspondance de Pierre Bourdelot³, était le suicide expiatoire, en juin 1644, du père Mester, prêtre de la mission de Saint-Vincent-de-Paul et qui, selon Balzac, régentaient l'hôtel très janséniste de Liancourt. Ce prêtre, note le médecin de Condé, « *qui était en grand bruit de sainteté en France s'est désespéré et tué de cinq coups de couteau, reniant et blasphémant et disant qu'il était prédestiné à l'enfer, en avouant que toutes les bonnes œuvres qu'il a faites, il les a toutes faites pour l'amour de lui-même et pour servir à son ambition, non pour l'amour de Dieu* ». Nous verrons plus loin s'il convenait d'attribuer, à l'époque, un tel ricanement à Claude Picot.

Un dernier manuscrit, un peu plus tardif, résumerait selon Charles-Henri Boudhors*² des propos tenus par Antoine

3. Citée par René Pintard*, p.354.

Gombaud, chevalier de Méré, durant l'hiver 1674-1675 au château de Baussay. Il y est question du voyage que firent Picot, des Barreaux et Touchelaye pour rendre visite à Descartes aux Pays-Bas et qui d'ailleurs faisait suite à celui dont Tallemant a parlé. « *Des gens qui disaient, peut-on y lire, qu'ils allaient à la conquête de la vérité. Des Barreaux, Touchelaye, Picot étaient ivres tous les soirs en Hollande.* »

Voici donc la version à laquelle ont conduit ces trois témoignages sous la plume alerte de René Pintard :

« *Étrange équipe, écrit-il, que celle qui viendra alors en pèlerinage auprès du solitaire ! Touchelaye, quoiqu'abbé, est un débauché sans goût ni délicatesse, un de ces hommes qui se vautrent dans les plaisirs au lieu de les savourer. Des Barreaux est le seigneur incontesté de la goinfrerie et de la crapule. Claude Picot, moins illustre, ne mène pas une vie beaucoup moins déréglée : ce commensal des Potel, des Moreau, des Miton et des Raincys, cet épicurien qui entreprend, en compagnie du "nouveau Bacchus", d'écumer les délices de la France, ce mécréant qui, chez la du Ryer, à Saint-Cloud, fait de la semaine sainte un autre "carnaval" et qui, prêtre, mourra dans l'impénitence finale, est un libertin accompli.* »⁴

Un peu plus loin, René Pintard parle même du « *scandaleux Picot* ». Voilà qui appelle tout de même un examen attentif du dossier et d'abord le rappel, aux auteurs qui ont commis ce contresens à propos de Picot, qu'un abbé, au XVII^e siècle, n'est pas nécessairement un prêtre, ordonné par son évêque, parce qu'il existe aussi à l'époque des abbés commendataires qui, nommés par le roi ou une autorité de tutelle, perçoivent seulement le bénéfice du prieuré ou de l'abbaye dont ils ont été pourvus. Ce fut précisément le cas de Claude Picot, d'un Claude Picot dont l'histoire personnelle fut en outre loin d'être

4. René PINTARD, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, p.204.

aussi homogène que pourraient le laisser croire ces résumés trop sommaires et dans laquelle nous avons cru pouvoir, au contraire, distinguer des périodes et des intérêts dominants assez nettement différents.

La confusion d'Antoine Adam et de Frédéric Lachèvre, entre Claude et Eustache Picot qui n'appartiennent pourtant pas à la même famille, fait apparaître une difficulté supplémentaire, celle de l'homonymie, complétée parfois par l'usage d'un même prénom, voire de surprenantes relations communes. Le cas des Picot est à cet égard exemplaire et tout à fait obscurci par une dynastie noble, les Picot de Dampierre dont le château champenois possédait de surcroît un prieuré cure et qui ont beaucoup intéressé les généalogistes du XVII^e siècle. Issue semble-t-il d'un certain Macé Picot, général des Finances en Languedoc et mort en 1481, cette famille s'est multipliée au cours du siècle suivant avec les descendants de Christophe et de Louis Picot, premier président à la Cour des aides de Paris en 1513, vicomte de Rosnay et baron de Dampierre en Champagne, terre armoriale des aînés de cette lignée. La ville de Troyes et les archives départementales de l'Aube, tout comme le Cabinet des titres et les collections particulières de la Bibliothèque nationale, possèdent de nombreuses pièces où figurent notamment les noms d'Antoine Picot, seigneur de Bruyères, de Jean Picot, conseiller clerc au parlement de Paris puis président aux Enquêtes en 1543, et de François Picot, baron de Couvay et de Saint-Brice, conseiller au parlement en 1549⁵.

Nous avons à dessein retenu quelques membres de ce généreux arbre généalogique, dont les prénoms, tout comme ceux de leurs descendants, sont précisément ceux de la famille de

5. On pourra se reporter à leur sujet à la *Table générale alphabétique du catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*, qui fut d'ailleurs le point de départ de nos recherches.

Claude Picot et pouvaient donc conduire – de fait, ont conduit – à d’illusoires identifications. Mieux, au mariage de l’un d’entre eux prénommé Antoine, fils de Jean Picot baron de Dampierre et de Châtenay, assistait Jacques Vallée, seigneur des Barreaux, conseiller du roi en ses conseils d’État et privé, « *cousin* » du marié et père de l’illustre débauché.

Pour couronner le tout, dans le volume III de sa très documentée *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés pendant le XVII^e siècle*, Frédéric Lachèvre* cite un autre Antoine Picot, baron du Puiset, auteur d’une *Raillerie universelle*, recueil de deux cent dix-neuf quatrains dédiés en 1635 au cardinal de Richelieu, et d’*Œuvres spirituelles* parues en 1641, traducteur enfin en 1664 des *Madrigaux amoureux du cavalier Guarini*. Cet Antoine Picot, écrivain et poète libertin semble-t-il, était le fils de Louis Picot, chevalier, seigneur de Santeny, grand maître des eaux et forêts du Languedoc et lointain descendant du Macé Picot cité plus haut. On comprend pourquoi quelques généalogistes tel André Duchesne, séduits par la noblesse reconnue de ces ancêtres, ont pu être tentés de leur rattacher aussi Claude Picot et son père. À tort, de manière certaine, sauf à supposer quelque relation parisienne coupable au début du XVI^e siècle.

Les pages qui suivent, on l’aura compris, n’ont guère en elles-mêmes d’intérêt philosophique. Elles visent plus modestement, et sans toujours y parvenir, à corriger des erreurs et à restituer autant que possible la vérité d’une histoire singulière, celle d’un jeune homme un peu fragile, qui ne soupçonnait pas apparemment sa propre fragilité au point de prendre parfois des allures volontiers provocantes ou cassantes mais qui ne sut pourtant exister – sauf peut-être à la fin de sa vie – que sous l’influence ou par l’admiration des autres. À tort ou à raison, et pour laisser à cette histoire ses particularités historiques, nous

nous sommes souvent – trop longuement sans doute – attardés sur les rues, les maisons, les adresses, les groupes, les idées et les institutions que connut notre personnage.

Voici donc le plan que nous allons suivre. Comme l'indique son titre, notre premier chapitre traite de la famille de Claude Picot dont les ancêtres connus, bien loin des milieux aristocratiques de la capitale, vécurent et travaillèrent dans le quartier des halles, au Marché aux Poirées, où ils tenaient une lucrative épicerie. Le père de Claude, Jean Picot, fut certes comme l'indique Baillet receveur général des finances à Moulins et nous tenterons de voir concrètement ce que cela pouvait signifier pour lui et ses six enfants ; mais ce fut aussi – et de cela Baillet ne dit pas un mot – un financier de petite envergure, un fermier le plus souvent malheureux, prêteur d'argent plus chanceux auprès du prince Henri II de Condé et de quelques autres, marchand enfin de petits offices mis en vente dans la généralité de Moulins.

La période suivante commence approximativement pour Claude Picot en 1631 après la mort d'Élisabeth Le Febvre, sa mère ; il a alors dix-sept ans. On peut considérer qu'elle s'achève dix ans plus tard, en 1641, avec son départ pour les Pays-Bas et ses premiers contacts avec Descartes d'où semblent naître en lui un enthousiasme et une admiration sans bornes pour celui-ci. C'est au cours de cette période, placée, rappelons-le, sous la main de fer de Richelieu, que comme par contraste et sous l'effet désastreux de ses fréquentations, sa réputation de libertin s'est établie. Largement surfaite à notre avis, elle accompagne à Paris la multiplication des académies littéraires et scientifiques dont celles des frères Dupuy, de Théophraste Renaudot* et du père Marin Mersenne* dont Picot entend parler par l'intermédiaire de son beau-frère Claude Hardy.